

perquisitions

Camille Readman Prud'homme

Numéro 167, automne 2020

une fourchette en équilibre dans tout ça

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94724ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Readman Prud'homme, C. (2020). perquisitions. *Moebius*, (167), 31–36.

perquisitions

Camille Readman Prud'homme

1

je ne dis jamais « des croustilles », je dis toujours « des chips », et comme j'en achète rarement, je n'ai pas si souvent à les désigner (d'ailleurs, il y a des choses que je ne me procure pas pour éviter de les nommer : gant de crin, thermostat, blazer, colorant alimentaire). rien ne m'ennuie plus que le mot « accueil », avec sa séparation marquée des consonnes et des voyelles, avec son côté désagréablement triangulaire (un triangle rectangle, avec les deux « c » et le « l »), qui m'envoie au comptoir d'accueil des quincailleries où il n'y a jamais personne ou encore à la réception des cliniques médicales et dans la pensée des chaises vertes ou bleues des salles d'attente et des revues systématiquement défraîchies. mais quand j'entends des gens dire « des croustilles », j'éprouve pour eux la tendresse que l'on peut avoir envers les personnes qui ont le désir de bien faire les choses, sans que je sache pourquoi, les gens qui disent « des croustilles » deviennent pour moi les gens qui choisissent la veille leurs

vêtements du lendemain, n'ont pas peur du téléphone, lavent leurs draps régulièrement, ne bâclent pas le ménage, parce qu'ils y voient une forme de respect minimal envers eux-mêmes, ils deviennent les gens qui se souviennent du nom des personnes qu'ils croisent, font du sport, mangent à des heures raisonnables, amènent toujours un petit cadeau à leurs hôtes et ont des cheveux invariablement impeccables. il suffit d'un mot pour que des gens me paraissent exemplaires, sans les connaître, sans rien connaître de leurs désirs, en disant un mot plutôt insignifiant ils deviennent admirables comme les éléphants de porcelaine qu'il y avait chez ma grand-mère. car dans ces petits bibelots qui n'ont jamais connu la poussière, il me semblait que les éléphants trouvaient une image concordant avec leur élégance : je savais qu'ils étaient parmi les seuls animaux à faire des funérailles à leurs pairs, mais quand je les voyais dans les documentaires, ils apparaissaient couverts de boue et dans une peau trop grande pour eux, comme s'ils n'avaient pas eu le temps de se préparer, comme si on venait prendre leur photo de classe sans les avoir prévenus comme ça m'était une fois arrivé.

2

sans doute je ne dis pas « des croustilles » parce que « croustilles » me fait penser à « croustillant » et que « croustillant » m'amène dans les détails que l'on croque au profit des autres, dans un sentiment de dépossession, comme ces fois où l'on m'a posé des questions pas tellement pour m'entendre mais pour savoir. on m'a demandé si j'avais couché avec tel type, mais c'était surtout pour consolider des inventaires, on m'a demandé pourquoi j'avais les yeux rougis que je m'étais pourtant efforcée de dissimuler,

combien gagnaient mes parents, ce qui s'était dit dans le vestiaire, or ce n'était pas pour faire venir de la pensée, ce n'était pas pour faire bouger les sentiments, c'était pour les saisir, un peu comme ces entreprises qui capturent l'air des montagnes pour en vendre dans les villes. on a demandé à deux personnes si elles étaient en couple, comme si les voir heureuses ensemble ne nous suffisait pas, on a demandé à des gens ce qui leur était arrivé au visage, pourquoi ils ne parlaient plus à leur père, pourquoi ils ne buvaient pas, comment s'était fini leur amour, quand ils prévoyaient d'avoir des enfants ou pourquoi ils n'en avaient pas. on m'a demandé des choses aussi frivoles que si je préférais le rouge ou le bleu, l'hiver ou l'été, les mots croisés ou les sudokus, mais le sérieux qu'on donnait à ma réponse prenait des proportions inattendues. dans un choix je devenais l'élue ou la profane, mes périphéries semblaient devenir mes centres. souvent après je me suis sentie comme un journal découpé ou un artichaut sans son cœur, on m'avait pris quelque chose comme si je n'étais pas vraiment quelqu'un, on m'avait pris quelque chose avec la même légèreté que lorsqu'on part cueillir des fraises. et peut-être que sans le savoir j'avais moi aussi cueilli les gens, même si je les trouvais charmants, en leur prenant « croustilles », je les avais recouverts, j'avais pris un détail pour une essence.

3

si « faire avouer » ou « faire parler » trace dans ma pensée des gobelets de café et des néons, si « faire avouer » installe une violence calme et l'ennui désespérant des postes de police, « faire avouer » a parfois lieu dans l'hospitalité de la lumière ou dans la supposée légèreté des mondanités. quelquefois,

on se retrouve dans des conversations qui sont plutôt des interrogatoires, on ne discute pas pour jouer mais pour faire des provisions, dans ce qui semble être un échange il y a en fait des gens qui cherchent à savoir et d'autres qui cherchent à partir, le désir d'en apprendre ne tient pas tellement du lien que l'on a avec la personne à qui l'on parle, mais concerne plutôt notre cinéma intérieur (alors on joue les enquêteurs pour pouvoir se dire dans la confidentialité de notre tête qui sont les salauds, qui sont les contrefacteurs et les cambriolés). quelquefois, l'irrépressible envie de savoir fait oublier la pudeur des autres, on se retrouve à trouer les gens ou à être troués. sans le savoir ou sans s'en soucier, on débarque dans des endroits qui sont peut-être des cratères dans la vie des autres, comme si les crevasses se situaient sur le même plan que les plaisirs du moment, comme si ce qu'on voyait, parce qu'on le voyait, on pouvait librement en parler, comme si c'était gratuit comme de l'eau ou de l'air. j'aimerais que les trous que l'on fait dans les gens soient visibles, j'aimerais que l'on aperçoive les ciseaux avec lesquels on parle, j'aimerais que l'on ne confonde plus la confiance et la subtilisation, j'aimerais que l'on puisse distinguer ce que l'on prend aux autres comme ce qu'on se fait prendre avec la même netteté et la même fureur que les gens qui explosent parce qu'on a touché à leur voiture ou pilé sur leur pelouse.

4

parfois, je ne suis pas allée assez loin. de crainte de bousculer mes interlocuteurs, de les pousser dans leurs cratères, je n'ai pas posé de questions. une fois, je discutais avec une amie qui me racontait une partie de sa vie que je ne connaissais

pas, elle me parlait d'hôpital, je suivais son récit comme on suit quelqu'un en marchant, quand nous sommes arrivées à ce nœud, c'est comme si nous nous étions retrouvées face à une grotte, elle y était entrée mais moi j'étais restée au-dehors. j'ai compris qu'elle avait souffert, mais je n'ai pas su de quoi, peut-être aurais-je dû chercher à l'apprendre, peut-être était-ce mieux d'en rester là, je ne savais pas si cette grotte, je devais y entrer ou l'apercevoir, je ne sais pas si parfois la délicatesse est un manque de courage, si les bonnes intentions empêchent les questions d'être envahissantes, je ne sais pas si la curiosité appartient à l'empathie ou à la conquête, je ne sais pas si elle attendait que je lui demande, alors j'aurai été comme une mauvaise partenaire de danse, quelqu'un qui n'amorce pas le mouvement attendu et qui crée un arrêt aussi embarrassant que les silences dans les conversations qui s'essoufflent.

5

quand quelqu'un se coupe, il faut appuyer sur la plaie, quand une personne s'évanouit, il faut la coucher et lui lever les jambes, quand une personne n'arrive plus à parler, faut-il l'aider à retrouver la parole ou éponger sa douleur ? souvent, les choses importantes, je les protège de mon silence, je fais mes vœux en secret, je garde mes hontes pour ma pensée, je mets ce qui m'agite à l'abri des perquisitions. je dépense des pacotilles, je dépense des anecdotes, je dépense des choses qui ont aussi peu de valeur que des chips, alors je ne dépense pas vraiment, parce que pour dépenser il faut risquer un minimum, il faut qu'il y ait la possibilité de perdre. il faut perdre en parlant, il faut perdre en écoutant, contrairement aux saisons des récoltes où il faut cuisiner les

choses pour pouvoir les manger plus tard, quand on parle il ne faut rien garder, il faut brûler les images pour qu'elles cessent de recouvrir les gens comme on recouvre les murs des villes d'affiches publicitaires, il faut désertier les images qui prétendent venir des alambics et résumer les gens, alors peut-être que les questions cesseront d'être inquiétantes, alors peut-être saurons-nous qu'elles ressemblent plus à des passerelles qu'à des filets.